



CULTURE/

«Aria da Capo» vide son sac ados

Dans la formidable mise en scène de Séverine Chavrier, de jeunes musiciens parlent de désir comme de Monteverdi, sans prêt-à-penser.

Qu'est-ce qu'ils parlent, les adolescents ! Ils n'arrêtent pas – du moins ceux formidablement mis en scène par Séverine Chavrier. Ils sont quatre, trois garçons et une fille, passés par le conservatoire de musique d'Orléans, de très jeunes musiciens donc, avant d'être acteurs de cette pièce. Une révélation pour Areski, Guilain, Victor et Adèle, entre 15 et 17 ans, qui gardent leur prénom dans ce quatuor de «chambres», deux espaces vitrés comme des aquariums avec piano, chaises, matelas au sol. Ça se passe entre eux, ils se filment en temps réel au portable, avec projections sur les écrans qui montent et descendent sans jamais prendre toute la place dans une scénographie multipliant les couches jusque dans un arrière-plan qu'on devine : des chaises vides en attente d'un concert peut-être déjà passé. Rien n'est ici jamais figé, Séverine Chavrier inventant sans cesse sa mise en scène, aussi libérée des conventions que peut l'être l'adolescence.

Mais attention, pas de cliché sur «l'âge de tous les possibles», aucun prêt-à-penser générationnel forcément «désenchanté». Les quatre ados d'*Aria da Capo* ne sont pas les porte-parole de la jeunesse. D'abord ils et elle sont blancs, avec

des prénoms qui racontent a priori leur milieu socioculturel. Ils étudient la musique classique, sont suffisamment cultivés pour se marrer quand Adèle déclare que «Messaen est cool», suffisamment concernés pour penser la grandeur de la musique de Maurice Ravel comme une revanche sur ses handicaps physiques. La force de Séverine Chavrier est d'avoir «entendu» ces acteurs personnages, qui parlent de leurs maîtres, de Monteverdi comme ils parlent de cul, ni plus ni moins, sans hiérarchie, avec des déflagrations de «nique ta mère» sur tous les tons, chantés, vocalisés, rappés s'il le faut.

Et il le faut, absolument. Musiciens classiques, ça ne veut pas dire hors-sol, d'ailleurs ils passent littéralement leur temps par terre, le plus souvent allongés, vautrés sur les matelas dans des discussions sans fin sur les filles (elles sont «bonnes» ou pas), le sexe (être à la hauteur ou pas), le désir (en avoir ou pas), ou plus, pour la musique. Surtout parler, raconter n'importe quoi tant qu'ils sont ensemble. Ça n'a pas toujours été le cas. Ils ont connu le confinement, chacun chez soi, la peur de se retrouver : ils n'avaient alors «plus rien à se dire».

Ce qui se joue là, c'est entendre que leur parole est essentiellement une

affaire de groupe, mais hantée par la peur de ne pas être écouté dans ce que chacun a à dire. La pièce prend alors des allures cauchemardesques, avec l'apparition récurrente de vieux musiciens chauves, au basson, au violon, au trombone. Chacun sa partition, ça commence par quelques notes du *Sacre du printemps* de Stravinsky... Alors notre regard s'affine, on perçoit les postiches, les masques, et on devine sous la silhouette vieillie, un peu voûtée, le corps de nos adolescents qui auront tout donné pour la musique.

LAURENT GOUMARRE

ARIA DA CAPO mise en scène de **SÉVERINE CHAVRIER** au théâtre Nanterre-Amandiers jusqu'au 22 avril.





Les acteurs Areski, Guilain, Victor et Adèle ont entre 15 et 17 ans. PHOTO ALEXANDRE AH-KYE

